

bonne présure, on peut avoir recours à d'autres moyens pour coaguler le lait : on peut se servir, pour cela, d'une quantité d'acide muriatique ou acide marin (esprit de sel marin) ; mais il faut l'employer avec soin, comme on fait en Hollande ; c'est ce qui donne au fromage de Hollande ce goût fort et piquant qui le fait préférer par tant de personnes. On fait aussi cailler le lait en y mettant une certaine quantité, qui ne peut être déterminée que par l'expérience, de décoction de fleur de la plante appelée *caille-lait jaune* (*gallium verum*), et qui fleurit dans les mois de juillet et d'août. C'est là ce que les Juifs emploient pour cailler le lait pour faire leur fromage, la loi de Moïse défendant de mêler le lait avec la chair ; car c'est ainsi qu'ils nomment l'emploi de la présure ordinaire pour faire le fromage.

Dans la préparation et la conservation de la présure, on ne saurait donner trop d'attention à la propreté et à la bonté de cet objet ; car de la présure trop ancienne et qui aurait aigri ou pourri gâterait le fromage et empêcherait de le vendre.

HISTOIRE NATURELLE.

Anatomie et physiologie du cheval.

Extraits du Livre, "*Le Manuel de l'Éleveur de chevaux*," par F. Villeroy, spécialement préparés pour *La Semaine Agricole*.

(Suite).

Dressage des chevaux.

Qualités morales du cheval.—Le cheval est doué d'une grande intelligence et surtout d'une mémoire remarquable. Comparons les chevaux à nous-mêmes ; voyons ce qu'est le manœuvre le plus grossier près de l'homme dont les facultés intellectuelles ont acquis, par l'éducation, le plus haut point de développement. Voyons ensuite comment les chevaux sont élevés et traités, et nous nous étonnerons qu'ils soient encore ce qu'ils sont. Que tous les hommes qui font l'éducation des jeunes chevaux soient des Franconi, et presque tous les chevaux seront des merveilles d'intelligence.

Ce sont les hommes, c'est l'absence de jugement, le manque de patience, ce sont la colère et la brutalité qui gâtent les jeunes chevaux et leur donnent des défauts, souvent des vices, qui n'étaient pas dans leur nature. Ceux qui refusent l'intelligence aux chevaux, n'ont pas vécu avec eux, ne les ont pas observés, ne les connaissent pas.

C'est un grand mal que les chevaux soient généralement aussi grossière-

ment traités. Ils sont nos esclaves, leur destinée est de travailler pour nous, d'être soumis à notre volonté, le mors, le fouet, l'éperon, sont de nécessité indispensable, souvent on n'en fait pas usage ; les meilleurs cavaliers et les meilleurs charretiers sont ceux qui s'en servent le moins ; on ne peut cependant pas s'en passer ; mais quoique nos esclaves, les chevaux pourraient être nos amis, chez les cultivateurs surtout, et les hommes y gagneraient encore plus que les bêtes. Ils y gagneraient matériellement, par le plus grand profit qu'ils tireraient de ces compagnons de leurs travaux, et moralement, par des jouissances qui sont complètement ignorées du plus grand nombre d'entre eux.

On pourrait citer bien des faits prouvant l'intelligence des chevaux. J'en ai connu un qui, s'il croyait ne sortir que pour une promenade, était d'une gaieté souvent gênante pour son cavalier ; mais si un porte-manteau ou un manteau étaient attachés derrière la selle, il comprenait qu'il partait pour une longue course ou un voyage et qu'il devait ménager ses forces, il était alors aussi calme et aussi raisonnable qu'il l'était peu dans d'autres circonstances.

Ainsi les chevaux ont la mémoire des bons et des mauvais traitements, ils sont reconnaissants du bien qu'on leur a fait, ils aiment et ils respectent le maître qui sait se faire aimer et respecter, ils sont sensibles aux reproches et aux louanges, à la honte, à la parure, à la musique : voilà bien des moyens, pour celui qui aura le talent d'en faire usage, d'agir sur eux sans recourir aux coups.

Dans le siècle dernier on croyait encore que les enfants ne pouvaient pas être élevés sans coups, et les verges jouaient un grand rôle dans l'éducation des enfants des princes, comme des plus petits bourgeois.—Qui aime bien châtie bien, disaient nos grands pères.—On a reconnu que ces moyens de violence étaient au moins inutiles ; et les animaux doivent aussi s'en ressentir. Le fils du paysan qui, enfant, aura été moins battu, sera charretier moins battant, les cultivateurs ayant de meilleurs chevaux, d'une valeur beaucoup plus grande, leur donneront plus de soins et ne souffriront pas qu'ils soient maltraités. Ils comprendront d'abord que leur intérêt est de soigner les chevaux instruments de culture, puis ils aimeront les chevaux intelligents, bons et reconnaissants. Enfin, j'espère que l'on s'occupera aussi de l'éducation des hommes auxquels on confie les chevaux, et ma conscience me dit que j'aurai fait une bonne œuvre en contribuant pour ma faible part à ces améliorations.

Les impressions d'enfance laissent des traces profondes qui ne s'effacent jamais. Un jeune cheval, attelé au chariot d'un paysan, traverse une

prairie et tombe dans un fossé ; il passe sur un mauvais pont de bois, et une planche s'enfoncé : il conservera toute sa vie la crainte des fossés et des ponts. On le mène pour la première fois à la forge : il ne sait pas ce qu'on veut de lui ; il est inquiet, agité, remuant. On le frappe, on lui met le *tors-nez*, pince à l'oreille, on le martyrise de toutes les manières, puis on s'étonne qu'il soit difficile à ferrer ! Sorti pour la première fois de la ferme où il est né, sa vue est frappée d'objets nouveaux qui l'arrêtent, son odorat est affecté d'odeurs qui lui inspirent l'effroi. Au lieu de le rassurer, on le frappe ; à la crainte de l'objet qui l'a effrayé on ajoute la crainte des coups, et on se plaint que le cheval reste peureux !

Une correction peut être utile, mais il faut qu'elle soit appliquée à propos il faut surtout que le cheval comprenne pourquoi il a été châtié, et c'est ce qui n'arrive presque jamais : de là tant de chevaux gâtés !

Le défaut de battre à la main est fatiguant et désagréable pour le cavalier, qui souvent se trouve couvert d'écume. J'en ai corrigé un jeune cheval, en lui donnant un léger coup de cravache sur l'encolure chaque fois qu'il jetait la tête en arrière. Il ne faut pour cela que de la patience et de la persévérance, deux moyens avec lesquels on obtient souvent de grands résultats.

Il y a des chevaux impressionnables, qui font un mouvement pour tout objet qui leur frappe subitement la vue. Souvent ce n'est qu'une pierre blanche sur le chemin, une feuille que le vent chasse, un oiseau qui vole. S'il est lui-même impressionnable, ces mouvements, qui sont purement nerveux, peuvent devenir insupportables au cavalier. Le plus sûr est alors de se chercher une autre monture. Ce défaut ne peut être corrigé que par le temps, c'est-à-dire l'âge et les fatigues et une excessive patience de la part du cavalier. Il faut se comporter comme si on ne s'apercevait de rien, et laisser toute liberté au cheval sauf à l'arrêter, sans secousse, si après s'être porté en avant il allait trop loin. Mais si au mouvement du cheval, le valier répond par un autre mouvement d'impatience ou de colère, de la main, des jambes ou du fouet, souvent de tous trois ensemble, alors tout est perdu, le défaut ne fait qu'augmenter et devient incorrigible. Un jeune cheval sort de chez le cultivateur qui l'a élevé : ou bien il a été nourri à la pâture ; ou bien, ce qui est plus ordinaire, il a travaillé, il a été attelé à la herse, à la charrue et au chariot. S'il a été monté, c'est tout au plus pour aller à l'abreuvoir. Transporté à la ville, on veut le dresser, on lui met une bride, une selle, on lui fait sentir la cravache et l'éperon, on lui parle une langue qu'il ne